

Lena Golovina est un peintre russe vivant en France. Le survole de son oeuvre est un spectacle qui captive par ses mouvements, lesquels créent des associations telles la chute d'Alice dans la tanière du lapin ou le flottement d'Ophélie entre folie et noyade, des tourbillons qui font directement penser aux méthodes de collages cinématographiques qu'inventa Eisenstein. Un mélange subtil de motifs qui ont fait l'histoire de l'art et à partir desquels Léna Golovina construit un mythe personnel, fait autant de paradoxes éthiques que du passage d'Alice derrière le miroir, de la transformation magique de Cendrillon ou de la marche dans la forêt du Petit Chaperon Rouge vers une nouvelle naissance comme destinée.

Tout cela crée un mythe, à la fois impitoyable, sentimentale, fragile et parfois violent. Ce mythe parle d'une jeune fille avalée par un monstre redoutable provenant du dessous de la réalité apparente, le ventre obscur de la terre où s'opère la régénération. Une fois sortie des ténèbres, elle entre dans le monde des adultes qu'elle essaie de comprendre, une sorte d'initiation sacrée aux miracles d'une existence parfois terrible et effrayante.

Les images de ses peintures à l'huile sur toile de formats divers s'organisent en guirlandes de formes entourées d'une aura qui fait penser aux reflets chatoyants des plumes d'un paon. C'est une initiation par le conte, un récit qui parle du bonheur, de l'enfance, du danger, des vents froids de l'Oural, de terres libres et d'univers parallèles aux tonalités psychédéliques.

Cette peinture n'a que faire des frontières formelles, on passe librement des factures et ornements des décors au surréalisme, des comics des années vingt à une certaine conceptualisation des images populaires ou du photoréalisme se déclinant en portraits qui parfois deviennent des natures mortes.

Ce mélange est accompli avec grâce et légèreté, sans omettre une fine pointe d'ironie, d'où apparaissent des vagues et arabesques, sorte de faux décors improbables et chimériques.

Tous les tabous sont transgressés, le sentiment de liberté et le dynamisme de l'amour sont les grands gagnants, et le peintre s'égaie autant de voler de ses propres ailes que de la présence du regard des autres.

Malgré l'évident raffinement technique de l'art de Lena Golovina, l'esthétique et la virtuosité sont seulement pour elle une manière de sérieusement mettre au jour des soucis d'ordre moral qui émanent de résurgences historiques, à la limite du geste politique du sein desquels surgissent une inquiétude palpable et un vif désir de proclamer. La gravité de sa peinture la situe entre scepticisme et espoir. Effectivement, un certain dandysme et sa manière de faire le pitre devant la laideur globale de la société s'avèrent être politiques.

Solitaire «qui a eu le malheur de naître avec de l'intelligence et du talent», elle court le risque de mettre l'honneur aristocratique au-dessus du confort des «gens comme il faut». Sa moquerie sévère liée à l'élégance et au jeu s'apparente à la course dans le labyrinthe du mystère intérieur de Hermann Hesse. Lux désigne une classe supérieure, mais est en même temps une mesure pour voir les choses telles qu'elles sont, comme une lumière qui dévoile la réalité. Ici on touche le coeur des problèmes de l'art actuel qui stupéfie par la manière avec laquelle il se trouve perdu et démoralisé par le fait que les structures portantes de l'impérialisme du regard, du formalisme, de l'idéologie et du texte ne sont plus capable depuis longtemps de porter et d'assumer le poids du sens. Ils se sont écrasés sur la *surface* au sens de Deleuze, sur cette fine facette où mouvement et surface organisent un jeu, celui de la pensée, ce jeu qui est aussi un combat pour une nouvelle sensation et compréhension de la vie-l'être lui-même étant une surface à traverser-là où se créent des figures qui ne sont pas figées et donc non idéologiques. Nous vivons à une époque où naît une nouvelle éthique, où se pose différemment le problème du Mal.

Aujourd'hui l'euphorie remplace le bonheur authentique, on privilégie la vitesse de l'éphémère à la sincérité d'un bonheur vrai, comme si le bonheur pouvait être appelé d'un claquement de doigts. Un vrai bonheur parfois nous rend visite, comme quelqu'un qu'on n'attend pas, c'est alors qu'on peut dire qu'il existe, le tout est de *savoir* le voir.

Les allusions de Lena Golovina sont comme les restes d'une mémoire physique, de l'écho d'une poésie, d'une musique, d'une odeur ou d'images de livres pour enfants. On pourrait souligner la ligne

directrice de ses créations en utilisant la phrase de Pierre Michon: « Ecrire, c'est transformer des abîmes de banalités en sommets mythologiques ». Rétablir le sens de mots vulgarisés tels « Lux » et « Elite », toucher leur sens premier. Etre à la hauteur de ce qui vient vers nous, voilà ce que nous,pouvons déchiffrer dans le cabinet de curiosités kaleidoscopique de Lena Golovina.

André Xlobistin

Traduit et adapté du russe par Lena Golovina et Alexandre Ban